

Frédéric Worms

Le temps que le soin nous rend

Le temps du soin semble toujours négatif. C'est un temps qui semble imposé par l'urgence ou perdu pour l'action. On le « prend » quand on n'a pas le choix, ainsi dans les cas de vie ou de mort, et tout ce qui se place sous ce double signe, par exemple la maladie, aiguë ou même chronique ; on l'oublie quand on peut penser ou passer à autre chose, qui semblera plus positif, agir, créer, changer le monde ; on reproche à ceux qui s'y consacrent et parfois de fait s'y enferment de ne plus penser qu'à ça, à soi, au soin. On le mesure donc par son utilité, qui semble toujours négative,

comme son objet même, en ce qu'il s'agit de préserver celui-ci contre un danger, contre une menace, qui fragilise son avenir. Un temps pris ou volé, donc, sur le fond d'un temps menacé ou mutilé. On prend le temps du soin qui lui-même prend le temps de nos vies. Cercle, qui ne semble pas seulement menacer les individus, mais les sociétés, lorsqu'elles semblent passer à des impératifs de préservation ou de précaution, au détriment de ceux du progrès ou de la révolution. Tel serait donc le temps ou le moment du soin.

Mais le temps que le soin (et la vie) prend, il (ou elle) nous le rend ! Plus encore, il n'y a pas d'autre manière de retrouver le temps que de le reprendre dans celui-là même qui nous est pris et où il semble d'abord se perdre. Il n'y a pas de temps en général. Il n'y a pas d'autre temps que retrouvé sur un temps qui risque d'être perdu, non pas seulement par son « passage », mais par des pertes plus rudes et vitales ou morales encore.

Il faut donc bien passer par le temps vital du soin. Mais ce temps ne sera pas seulement celui, en effet négatif, de l'urgence et de la préservation. Il sera aussi, et dans l'urgence et la préservation même, autant qu'en dehors d'elles, tout autre chose. Il nous rendra ainsi, dans l'urgence et en dehors d'elle, le temps même qu'il semble nous prendre.

Ainsi, dans l'urgence même, parfois continuée (et parfois sur toute une vie), de l'accident ou de la maladie mortels, seul le soin peut rendre le temps, le rouvrir, s'il ne se réduit pas justement au traitement ponctuel et vital, dans et contre l'instant fatal. Le temps du soin (même dans l'urgence extrême) lutte contre le temps de la maladie, prend le temps de l'accompagnement et du soutien, individuel et moral, de la parole et de l'écoute, qui entend et explique et situe dans l'histoire, et de la relation, morale et politique, avec les proches, la société et le monde. Il y a une tension entre ces deux temporalités, que le soin révèle, mais qui est constitutive de toutes nos vies, avant même que l'épreuve (par exemple la maladie) et la réponse à l'épreuve (le soin, en effet) la rende sensible, explicite, et donc inévitable. Violence, même dans l'urgence absolue, de ne pas prendre cet autre temps du soin ; même s'il y aurait violence aussi, dans l'urgence, à ne pas prendre le temps vital du soin. Politiquement, cela se traduit par le temps de la règle contre celui de l'exception, de la justice au-delà de la sécurité, de l'histoire commune, au-delà des conflits urgents.

Mais cet autre temps est encore un temps du soin, et même du soin vital quoiqu'en un autre sens de la vie et du soin. On aurait tort de les opposer. Heidegger, par exemple a voulu opposer le temps surgi d'un « souci » fondamental au soin biologique et vivant. Il avait raison, certes, de faire du souci ou du soin la source du temps. Mais c'est bien du soin vivant qu'il s'agit : celui qui, prend soin du soi temporel et vivant, d'abord, et ainsi lui « rend » le temps que l'action urgente écrase en effet sur l'instant. C'est bien d'un autre soin, d'un autre soi, qu'il s'agit, que celui de l'urgence vitale ; mais c'est bien encore un soin vital ; car sans lui, justement, le soi vivant

meurt tout autant, et précisément parce qu'il n'a plus le temps, d'être, de vivre, de créer. Les psychanalystes l'ont bien montré, qui prennent soin de ce temps, par une relation qui prend elle-même du temps, isole ce temps, psychique, relationnel, vivant. Ce temps que seul le soin peut nous rendre, il faut donc prendre le temps de le préserver : le temps de la relation avec soi, avec les proches, avec les médecins, avec la société, que la société nous mesure, dévalue, alors qu'il est la condition de tous les autres. Car le signe que ce temps est rendu c'est que, ce qu'il rend, ce n'est pas un avenir abstrait, mais un présent concret, une action réelle. Si le soin me rend du temps je reprendrai moi-même le temps d'un soin, non plus comme objet cette fois mais comme sujet du soin, recréant ce qui doit l'être, relations, principes, vie et histoire commune.

C'est là un critère. Car les deux pathologies du temps du soin : l'instant qui écrase, l'obsession qui enferme, le technique et le cosmétique, l'hôpital et L'Oréal (si l'on ose dire), vus sous leur forme caricaturale, ces deux pathologies, donc, ont le même effet. Elles referment le soin sur soi, sur un soi clos ; alors que le soin ne prend soin du soi que pour le rendre capable de prendre soin des autres (et de soi comme un autre) ; lorsqu'il n'est pas seulement négatif il n'est pas non plus seulement positif de manière abstraite ; il est transitif et ouvert, et c'est là son véritable critère. Il se traduit par des actes et des œuvres, non pas au sens des « œuvres » d'une charité réduite au secours et aux urgences ; mais au sens d'une création qui oublie même qu'elle est l'effet du soin, et qu'elle est encore un soin, ce qui est encore un critère : car elle retrouve après avoir risqué de le perdre un temps qui comme celui de la santé est inconscient de soi, de son passage, et de son progrès. Ainsi, le temps pris par et pour le soin est-il aussi un temps rendu par le soin, et qui va bien au-delà du soin.